COMPTE-RENDU DES SÉANCES
DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES LATINES

I.

SÉANCE DU SAMEDI 9 JANVIER 1954.

Président : M. P. Courcelle.

Membres présents. — Mlle M.-Th. d'Alverny, MM. J. Beaujeu, R. Bloch, P. Boulanger, A. Bourgery, P. Boyancé, E. Cavaignac, P. Couissin, J. Courtès, A. Dain, Mlle M.-Th. Derivière, MM. A. Diény, R. Dreyfus, A. Ernout, Mlle J. Ernst, MM. J. de Foucault, R. France, H. Frère, Mlle A. Freté, MM. E. Galletier, P. Grenade, P. Grimal, Mlle J. Hatinguais, MM. A. Haury, J. Heurgon, RR. PP. Hubert, Jiménez Delgado, MM. G. Labouesse, R. P. Lauras, Y. Lefèvre, P. Lévy, R. Marache, Mme Cl. Margueron, M. J. Marouzeau, Mlle Y. Mestivier, Mme H. Michel-Lévy, M. L. Nougaret, Mme S. Nougaret, M. J. Perret, Mlle H. Pétré, M. H. Pflaum, Mme V. Regnot, MM. J. Reinach, M. Ribaud, C. Rosset, M. Ruch, W. Seston, H. Stern, RR. PP. Testard, Verheijen, MM. R. Villers, P. Wuilleumier.

Installation du Bureau.

M. J. Perret, président sortant, souhaite d'abord la bienvenue à son successeur :

« M. Courcelle, que nous avons élu dans notre Assemblée générale de décembre, va me succéder dans quelques minutes. Je me réjouis de ce que ces fonctions aient été acceptées par un savant dont nous admirons tous l'érudition étendue, la fermeté d'esprit, le souci de vérité. Le commerce quotidien des Pères, rudes disputeurs s'il en fut, le prédispose à instaurer à partir de chaque communication ces échanges fructueux qui souvent révèlent à celui même qui l'a exposée quelques aspects de sa propre pensée. Au reste, pour s'être voué présentement aux théologiens, il n'a pas oublié ses premiers compagnons de route : Macrobe, Prétextat, Symmaque, gens de bonne compagnie, pères de notre style de vie académique, héros à leur manière par une fidélité attentive aux traditions de la culture et finalement bons serviteurs de l'humanité.

« Un des plaisirs de la présidence de notre Société, c'est que ces fonctions donnent à celui qui les assume des occasions nouvelles de travailler avec notre administrateur. Sans lui, que ferait le président le plus dévoué, le plus inventif? Nous ne l'avons jamais si fortement éprouvé qu'à notre dernière séance, à laquelle sa santé ne lui a pas permis d'assister ; grâce à Dieu, nous sommes rassurés aujourd'hui par sa présence, et l'année commence sous de bons auspices. Prenons exemple sur les Romains, ces gens qui savaient recommencer, et que chaque année, ou chaque lustre, ou chaque siècle, voie notre Société repartir avec un courage tout neuf, en esprit de découverte et de nouveauté. »

M. P. COURCELLE, en prenant la présidence, répond par ces quelques paroles :

« Je me plie avec joie à l'usage qui m'invite à remercier mon cher collègue et ami le président sortant en lui succédant dans cette éphémère royauté : « Rex eris, aiunt, si bene facies », disent chez Horace les enfants qui proclament un roi dans leurs jeux. C'est à mon prédécesseur que convenait ce titre pour la souriante autorité avec laquelle il a su remplir les devoirs de sa charge : agrément de la conversation, lumières de la science, charme de la courtoisie, sans compter l'art de terminer discrètement les séances à sept heures juste. Pour moi, je n'ai rien eu à faire pour occuper cette place : c'est vous qui avez bénévolement ratifié la grâce de Dieu, je veux dire l'avis de celui qui, en sa qualité de fondateur-administrateur, est à la fois le Créateur et la Providence de notre Société, et qui, en outre, fut et reste le maître de la plupart d'entre nous. Nous avons assez senti, le mois passé, combien pesait ici son absence. Pardonnez-moi de lui redire, à tous ces titres, ma vive gratitude.

« Les études latines sont-elles, cette année, en péril? On pourrait le croire si l'on songe à une récente campagne de presse, où il était insinué que le latin procure à l'homme moderne une culture désuète, qu'on l'apprend seulement par esprit de caste, que les professeurs de langues anciennes eux-mêmes n'y croient guère (*sic*) et ne le savent plus. Soulignons simplement comme un motif d'optimisme la cadence à laquelle les soutenances de thèses de doctorat se succèdent chaque semaine : Bruhl, *Liber Pater* ; Poncelet, *Cicéron traducteur* ; Beaujeu, *La politique religieuse sous les Antonins* ; Schilling, *Vénus romaine*. Nous aurions eu encore, sans un affreux coup du sort, la thèse du regretté Andrieu, excellent disciple de M. Marouzeau, sur *Le dialogue antique*, et nous entendrons un prochain samedi celle de A. Haury sur *L'ironie et l'humour chez Cicéron*. Jamais, je crois, l'on ne vit tant de doctorats latins à la fois, esprits plus jeunes et plus vigoureux, thèses plus neuves.

Quant au travail qui se fait dans notre Société, je suis sûr que les séances de l'année qui commence en porteront témoignage. »

Communications du Bureau.

Le Président salue la présence de MM. M. Ruch et R. Marache, qui ont bien voulu venir de leur lointaine province pour participer à cette séance.

M. Marouzeau prend cette occasion de rappeler le rôle éminent qu'a joué M. Ruch dans la constitution et l'heureux développement du « Groupe strasbourgeois de la Société des études latines ».

M. Marouzeau fait connaître le résultat de la collecte organisée à la mémoire de Jean Andrieu par quelques-uns de ses intimes ; il remercie les membres de la Société et ceux du Groupe romand pour leur grande et touchante générosité.

Communications à l'ordre du jour.

I. — M. Marouzeau met la Société au courant d'une correspondance qui lui est adressée par un collègue de province, à la suite d'une récente inspection générale. S'adressant au professeur en présence des élèves, l'Inspecteur se serait élevé en termes violents contre ceux qui prétendent appliquer au latin une prononciation non traditionnelle. Ce n'est pas ici le lieu d'intervenir dans un conflit qui est d'ordre pédagogique et quasi administratif ; tout ce qui a été dit scientifiquement en faveur d'une réforme de la prononciation ou plutôt d'un retour à la prononciation antique subsiste et ne gagnerait pas à être répété ; pour le reste, il ne manque pas d'inspecteurs qui ont favorisé les initiatives prises dans diverses classes de lycées, et il n'est pas interdit d'espérer que la pression qui vient d'ordinaire du jeune personnel formé dans les Universités finira par triompher.

II. — M. Ruch, posant le problème de *la parhélie et de l'éclipse de 129*, étudie *les rapports de la météorologie, de l'astronomie et de l'astrologie dans la pensée de Cicéron.*

Il part de la composition du *De republica*, qui, comme celle de mainte grande œuvre littéraire, ne sera sans doute jamais pleinement élucidée. Cicéron nous avertit qu'il a plusieurs fois changé le plan, plaçant l'entretien d'abord aux *nouemdiales feriae*, puis aux *feriae latinae* de 129. M. Ruch démontre que la tradition orale remontant à Rutilius Rufus (*De rep.*, I, 13) est pure fiction, puisque, à propos des interlocuteurs du dialogue, Cicéron commet les pires confusions biographiques ; il faut admettre même pour l'encadrement historique et la mise en scène des recherches livresques : en particulier les *Antiquités* de Varron et la monographie de Fannius. Quant aux *nouemdiales feriae*, elles sont sans

doute en rapport avec un prodige, sinon objectivement, du moins dans la pensée de l'auteur, d'ailleurs souvent peu renseigné sur la chronologie. Or, il y a eu le 20 novembre 129, donc environ six mois après la mort de Scipion, une éclipse de soleil, totale en Afrique du Nord et en Sicile. Hipparque, dont Cicéron connaissait bien les ouvrages, nous rapporte l'événement, qui n'a pas dû manquer d'être signalé à Rome, surtout à une époque où les prodiges sont nombreux et graves, notamment en Sicile. Le problème est donc de savoir si pour Cicéron il y a une relation entre cette éclipse et la mort de Scipion : en effet un prodige peut être consécutif à l'événement, témoin celui de 44 qui rappela la mort de César, et, dans l'Antiquité, une éclipse signifie toujours la mort d'un homme célèbre. Pour renforcer son hypothèse, M. Ruch étudie la structure interne du *De republica* où les éclipses de soleil, d'une part, un phénomène de parhélie, d'autre part, jouent un grand rôle, et il pose successivement les problèmes suivants : l'explication *scientifique* de la parhélie (phénomène *météorologique*) — l'interprétation *mystique* de la parhélie (*prodige*) — l'explication *scientifique* de l'éclipse (phénomène *astronomique*), l'interprétation *mystique* de l'éclipse (phénomène *astrologique*).

La parhélie a sans doute été scientifiquement expliquée dans une des parties perdues du dialogue préliminaire, et cette explication remonte, d'après ce qu'on peut tirer de Pline l'Ancien, à Tubero, interlocuteur du *De republica* et auteur d'un traité, à Panaitios, stoïcien rationaliste, qui lui-même doit s'inspirer d'Aristote. Le *De natura deorum* (2, 14), cependant, rapporte une tradition mystique, écho de la croyance populaire très répandue, mais qu'il faut peut-être imputer à Poseidonios, distinguant, comme on sait, les phénomènes sub-lunaires, siège de l'irrationnel et du fortuit, des phénomènes supra-lunaires, qui obéissent à des lois immuables. Si l'on tient compte de la *sympathie*, doctrine philosophique si vivace qu'on en trouve même des traces chez Hipparque, la parhélie, trouble météorologique, donc sublunaire, doit être mise, pour Cicéron, en relation avec la destinée *terrestre* de Scipion et ne peut signifier que sa mort violente.

L'explication scientifique de l'éclipse, d'autre part, remonte à Sulpicius Gallus, qui, lui-même, doit s'inspirer d'écrits pythagoriciens, Cicéron ayant pour source Varron, dont il lisait assidûment les ouvrages. Or, parmi les nombreuses éclipses dont il est question au début du *De republica*, Cicéron fait à une un sort particulier : celle qui accompagna la mort de Romulus (*De rep.* I, 25 ; II, 17 ; VI, 24). Si l'on se réfère à la critique de saint Augustin (*De ciu. Dei*, 22, 4), accusant Cicéron de nier la « résurrection de la chair », et, d'autre part, au parallélisme étroit et constant que Cicéron établit entre le sort de Romulus et celui de Scipion, on peut dire que l'expression du *Somnium* (*animus*

haec ipsa in templa penetrauit) sépare radicalement la destinée du corps de celle de l'âme. Nul doute que l'éclipse signifie l'apothéose de l'âme de Scipion, intervenant à un moment où son œuvre terrestre aurait été normalement achevée et déterminée d'avance par la loi du Cosmos qui régit aussi la vie des hommes. M. Ruch appuie cette affirmation sur des citations de Lactance, de Varron et de Servius, commentateur des *Géorgiques*, et fait observer que l'éclipse de 129 délimite précisément le théâtre des hauts faits de l'Africain. Il montre enfin le parti que Cicéron pouvait tirer de l'interprétation de ces deux prodiges : *au point de vue dramatique*, en ce qui concerne le portrait de Scipion, Romain idéal, à la fois rationaliste et mystique, conscient du rôle qu'il devra jouer s'il réussit à échapper à l'événement violent que présage la parhélie, mais conscient aussi de son immortalité future, dont l'analogie avec Romulus que lui révèle le *Somnium* lui permet de prévoir le signe ; *du point de vue philosophique*, en ce qui concerne la thèse du *Proœmium* montrant comment la *natura* fait parvenir l'homme supérieur au *deorum numen*, grâce à l'exercice de la *uirtus* ; *du point de vue historique*, en ce qui concerne la mort de Scipion, Cicéron veut accréditer l'hypothèse du meurtre et écarter la version du suicide (condamné dans le *Somnium*) répandue par le parti populaire, qui avait de même nié le miracle à propos de Romulus.

M. Ruch conclut en montrant l'analogie entre la situation de 129 et celle de 54, date de la conception du *De republica*, qui s'adresse, d'après un fragment de la préface, aux Romains « de bonne volonté », tels que Varron, Nigidius Figulus, etc. Ainsi cette œuvre, malgré sa facture hermétique et l'énigme de sa composition, devait néanmoins être comprise ; si la recherche des sources se révèle insuffisante, il faut la compléter par un effort de sympathie[1].

— M. Cavaignac présente quelques réflexions relatives aux sources scientifiques de Cicéron. Il attire, en particulier, l'attention sur un passage du *De natura deorum*, II, 20, où Cicéron semble évaluer à *un* an la révolution de *Vénus*, alors qu'il indique à peu près exactement celle de *Mercure*.

— Suit un échange de vues sur les sources pythagoriciennes de Cicéron, au cours duquel M. Seston suggère que des influences étrusques ont pu troubler les notions exactes venues des Grecs. — M. Labouesse signale des anomalies semblables au chant I des *Géorgiques* (division de la terre en cinq zones, correspondant aux zones du ciel, d'après le principe de la solidarité universelle, en dépit des erreurs géographiques qui résultent de cette théorie).

1. On trouvera ci-dessous, p. 200, le texte intégral de cette communication.

III. — M. R. Marache présente une étude sur *l'emploi du mythe dans les « Odes » d'Horace.*

Si l'on considère les *Odes* dans lesquelles le mythe intervient avec une certaine extension et une certaine indépendance, on constate à la fois une unité et une évolution. Partout, sauf dans l'Ode I, 15, la composition du poème est binaire : la poésie joue sur le passage du plan réel au plan mythique sans qu'il y ait de retour ni de va-et-vient, le poème restant ouvert sur le mythe. Nulle part il ne s'agit de raconter ; comme les Alexandrins, Horace procède par allusions. Il essaye de charger un instant de tout le poids d'une légende, le moment présent de tout le poids d'un avenir. Aussi à chaque fois la partie mythique se réduit-elle, parfois presque totalement, à un discours. Le discours joue un rôle essentiel dans un art qui vise essentiellement à suggérer.

Mais, alors que, dans l'épode 13, le discours de Chiron ne faisait qu'offrir une conclusion brillante au poème, les correspondances entre le mythe et la réalité s'obscurcissent, se font plus raffinées et plus savantes dans I, 7, et III, 11, jusqu'à devenir très énigmatiques dans l'Ode sur Europe (III, 27). Fantaisie et ironie caractérisent l'art d'Horace au cours du chant III, même lorsqu'il ne s'agit que d'allusions mythiques peu étendues. C'est à ce moment que les Odes romaines annoncent une manière plus majestueuse, mais aussi plus rationnelle. Si, dans III, 2, le discours de Junon rappelle les pièces étudiées jusqu'ici, III, 4, sous son désordre apparent, cache un plan très raisonnablement médité, et l'influence de Pindare en autorise la complexité, mais en limite la fantaisie. Avec l'Ode sur les prisonniers (III, 5), on voit apparaître Régulus et le mythe romain. Cette nouvelle forme d'art trouve sa plus parfaite expression dans l'Ode aux Nérons (IV, 4), tout empreinte d'une majesté très nettement pindarique, et dans laquelle l'équilibre est parfait entre le plan réel et le mythe, le discours d'Hannibal prédisant après la bataille du Métaure la gloire invincible de Rome et des Nérons.

— M. Dreyfus, en réponse à une question du président, note que sa communication récente (cf. t. XXXI, p. 54) rencontre celle de ce jour sur un point essentiel : l'art d'Horace est essentiellement un art de suggestion.

— M. Boyancé souligne ce qu'il y a peut-être de paradoxal à penser que l'influence de Pindare ait pu amener Horace à un art plus rationnel et plus équilibré.

— M. Grimal fait remarquer que Régulus et Hannibal sont bien pour Horace des personnages mythiques, et que inversement les personnages de la mythologie ont pour lui une réalité historique.

— Reprenant et amplifiant cette remarque, M. Marouzeau attire l'attention sur un trait de la mentalité des Romains, pour qui réalité et mythe ne se distinguent pas suivant les règles rationalistes qui nous paraissent aujourd'hui évidentes.

II.

SÉANCE DU SAMEDI 13 FÉVRIER 1954.

Président : M. P. Courcelle.

Membres présents. — Mlle M.-Th. d'Alverny, MM. J. Beaujeu, A. Bourgery, G. de Boussineau, E. Cavaignac, J. Couissin, A. Dain, R. Dumaine, M. Durry, P.-M. Duval, J. Duvernet, A. Ernout, Mlle J. Ernst, MM. G. Fohlen, J. Fontaine, J. de Foucault, R. France, H. Frère, R. Goujard, P. Grimal, Ch. Guiraud, R. P. Hubert, R. Jumeau, Y. Lefèvre, J. Le Gall, M. Lejeune, J. Marouzeau, Mme H. Michel-Lévy, M. L. Nougaret, Mme S. Nougaret, Mlle H. Petré, M. H. Pflaum, Mme V. Regnot, MM. J. Reinach, P. Riché, J. Rolland, C. Rosset, Ch. Samaran, W. Seston, R. P. Verheijen, M. A. Vernet, Mlle J. Vielliard.

Communications du Bureau.

M. J. Marouzeau propose un calendrier des prochaines séances ; il suggère pour la Pentecôte un projet d'excursion aux sources de la Seine et à Châtillon-sur-Seine pour visiter le musée récemment enrichi par les extraordinaires trouvailles du site de Vix.

— Il annonce la parution imminente de la *Revue* et, à cette occasion, soumet aux auteurs diverses recommandations relatives à la présentation des articles et comptes rendus : rédaction des indications bibliographiques, libellé et abréviations de titres, graphie des mots latins, disposition des notes, correction des épreuves... Une observation scrupuleuse de quelques règles élémentaires assurerait, en même temps que la clarté de la présentation, une économie notable des frais d'impression. Ces indications seront développées ci-dessous, p. 84.

Communications à l'ordre du jour.

I. — M. Lejeune expose l'état de nos connaissances sur *la déclinaison du vénète*. Il indique qu'il subsiste des incertitudes sur la lecture ou l'interprétation d'un certain nombre de formes et dresse un tableau des éléments qui peuvent être considérés comme sûrs :

Ire décl. : Nom. Sg. *-a*, Acc. Sg. *-an* (*-am*), Dat. Sg. *-ai*. — IIe décl. : Nom. Sg. *-os*, Acc. Sg. *-on* (*-om*), neutre *-on* (*-om*), Gén. Sg. *-i*, Dat. Sg. *-oi*, Instr. Sg. *-o*, Dat. Instr. Pl. *-obos*. — Thèmes à occlusives : Nom.